

***Les traductions de la littérature espagnole (XVI^e-XVIII^e siècle) / Las traducciones de la literatura española (siglos XVI-XVIII)*, Marie-Hélène Maux et Marc Zuili (dir.), Paris, L'Harmattan, 2021, 324 p.**

COMPTE-RENDU DE LECTURE PAR SARAH VOINIER
UNIVERSITÉ D'ARTOIS-TEXTES ET CULTURES UR4028
sarah.voinier@univ-artois.fr

1. Dans un propos équilibré, l'ouvrage s'articule autour de deux parties, la première comporte cinq chapitres faisant écho au titre « Qui traduisait ? Les traducteurs et leurs méthodes ». La seconde partie comprend six chapitres traitant – comme le formule le titre – de la « Réception des traductions et enseignement ». Outre la bibliographie finale précisant toutes les sources et les ouvrages cités au fil des textes, les auteurs du volume proposent un index onomastique fort utile à la circulation dans l'ensemble.
2. L'avant-propos s'ouvre sur une citation d'Étienne Dolet dans *Manière de bien traduire d'une langue en aultre* (1540), premier ouvrage de traductologie, qui affirme qu'on ne traduit pas des mots mais des idées. Il s'agit d'une théorisation de la pratique de la traduction qui s'installe sans discontinuer dans le paysage intellectuel et humaniste depuis la fin du Moyen Âge à la faveur de la construction européenne.
3. Les études mettent au jour la circulation des textes dans l'Europe moderne – « sans les traducteurs, sans les traductions, point de culture européenne » (p. 10) – doublant ainsi la circulation des hommes. Les traductions autorisent une diffusion plus ample des textes et favorisent leur circulation à travers les territoires. Cet ouvrage s'inscrit indéniablement dans le champ de recherche actuel autour des modalités complexes et variées de construction des savoirs et des figures de l'imaginaire dans l'espace culturel européen, les traducteurs étant de véritables passeurs culturels.
4. S'appuyant sur des archives, Damien Millet et Anaïs Thiérous apportent de nouveaux éléments biographiques sur Gabriel Chappuys, homme de la

Renaissance et traducteur « proluxe » qui devient dans le dernier quart du XVI^e siècle « analyste traducteur et garde de la librairie du Roy et secrétaire de sa chambre ». Fort de son apprentissage du latin et de l'italien, il entama une carrière de traducteur à Lyon dès 1574 et fut déterminant dans la diffusion de textes espagnols en France. Même si la moitié des ouvrages traduits appartiennent au registre religieux et suivirent des stratégies de traduction mêlant la langue vernaculaire de la version originale et le latin, Chappuys s'inscrivait dans la double mission traditionnelle de divertir et d'éduquer. Si selon le genre des écrits, il se permit d'introduire une part d'inventivité textuelle s'adonnant ainsi à une certaine recreation littéraire, les esprits critiques ne manquèrent pas de fustiger la rapidité d'exécution qui trahissait, selon eux, le style original au seul profit de la transmission des idées quand le traducteur ne s'attribuait pas à lui-même l'autorité de certains textes. Sa mauvaise maîtrise de l'espagnol, à la différence de l'italien, lui valut également des railleries : une inégale qualité de traduction qui amène les auteurs à s'interroger sur l'existence d'un atelier de traduction qui expliquerait par ailleurs le grand nombre de traductions à son actif.

5. Dans une étude centrée sur Alfonso de Ulloa, Françoise Richer-Rossi présente tout d'abord le traducteur polygraphe comme une figure de passeur entre l'Espagne et Venise pour s'intéresser ensuite à un cas d'auto-translation en italien à partir d'un *Commentaire* écrit en espagnol relatant la bataille en Méditerranée de 1560 entre la flotte de Philippe II et la force navale ottomane. Malgré la défaite chrétienne, Alfonso de Ulloa, pris dans des logiques diplomatiques, y souligne l'admirable conduite militaire de son oncle et le courage des soldats espagnols face à la barbarie turque. L'auto-translation de 1564 connut deux éditions suivant deux objectifs : il s'agissait, d'une part, d'informer les Vénitiens et, d'autre part, de prendre la plume pour servir la cause catholique. L'autrice examine la traduction italienne dont le format plus long et plus grand, les modifications et les ajouts s'attachent à magnifier la puissance du « Roi Catholique » et son protagonisme dans la défense de la religion chrétienne. L'étude s'applique habilement à dévoiler la mécanique d'héroïcisation du capitaine espagnol pensée pour convaincre le lecteur d'adhérer au modèle politique espagnol en déplaçant ses représentations de la barbarie des Espagnols qui, dans un procédé de renversement, apparaissent ainsi comme des martyrs.
6. Cette plongée minutieuse dans le phénomène de recreation assumée par un même auteur au service d'une cause politique et confessionnelle

enrichit le propos de l'ouvrage collectif en y installant une réflexion sur l'appropriation culturelle que peut impliquer tout acte de traduction. À cet égard, Marc Zuili amplifie le champ d'observation en se penchant sur la double traduction de *La Floresta española* que Melchor de Santa Cruz de Dueñas fit éditer à Tolède en 1574 et qui fut traduite successivement en français en 1600 puis en italien en 1616. Après une présentation de l'ouvrage qui connut un grand succès éditorial, l'étude, en s'appuyant sur un riche appareil critique, apporte des éléments de connaissance sur Jean Pisevin et sur son projet de traduction en français. La traduction adopte diverses stratégies que l'hispaniste met en lumière en s'attelant directement aux textes pour montrer qu'outre le fait que les apophtegmes ne sont pas traduits, les défaillances de traduction ajoutées aux explicitations du texte source, des jeux de mots et des bourles, éloignent la version française de l'originale espagnole. Si l'enquête peine davantage à identifier le traducteur italien, elle permet néanmoins d'émettre une hypothèse sur sa localisation et son profil social. *La Floresta española* n'est pas intégralement traduite mais l'examen des versions montre que la traduction en italien est plus fiable que la française, sans doute en raison – explique l'auteur – de la proximité linguistique entre les deux langues. Une édition numérique critique du texte et de ses traductions en regard serait fort utile, selon l'auteur, pour mieux comprendre le phénomène de transfert linguistique et culturel. Ce cas d'étude prouve « l'excellente circulation des textes dans l'Europe du XVII^e siècle » à la fois dans leurs versions originales et dans leurs traductions.

7. Marie-Hélène Maux se saisit, quant à elle, de la traduction française des *Diálogos Familiares* de Juan de Luna dont une partie est issue de la plume de l'auteur et une autre du plagiat de César Oudin. La prise en compte de la spécificité méthodologique et stylistiques du premier traducteur du *Quichotte*, observée à partir notamment de sa traduction des proverbes espagnols, tend à montrer qu'il ne peut être l'auteur de la traduction des dialogues de Luna qui a choisi, dans une visée pragmatique, de moduler le texte source afin de l'adapter aux usages de la sociabilité française. L'hypothèse d'un traducteur unique identifié comme étant Vital d'Audiguier annonce un prochain projet d'étude stimulant, centré sur les procédés de traduction de cet auteur qui permettrait de reconnaître plus précisément sa « marque de fabrique ».

8. Dans une réflexion déjà amorcée ailleurs, Carmen Cazorla Vivas se penche sur la relation entre la littérature, la traduction et la lexicographie en rappelant que les premiers traducteurs européens du *Quichotte* étaient surtout connus comme lexicographes. En prenant appui sur le lexique de la gastronomie, particulièrement abondant dans l'œuvre cervantine, l'autrice dégage à l'aide de tableaux fort éclairants certains vocables présents dans l'œuvre et leurs traductions en anglais par Shelton (1612), par Oudin (1614) et par Franciosini (1620) pour en analyser ensuite leur portée sémantique en les confrontant à d'autres usages dans le livre et à leur référencement dans les dictionnaires tant unilingues que bilingues et dans les répertoires lexicographiques de l'époque. L'étude montre que si la traduction littérale peut se faire aisément sur des éléments concrets de l'alimentation, il devient en revanche plus difficile de trouver, d'une culture à une autre, l'équivalent pour certains aspects des coutumes espagnoles qui n'existent pas dans les territoires voisins d'où l'utilité des dictionnaires unilingues qui servaient de sources informatives aux traducteurs.
9. À l'ouverture de la seconde partie de l'ouvrage, Diana Esteba Ramos s'intéresse aux dialogues à visée didactique qui à l'âge moderne permettaient d'apprendre l'espagnol tout comme d'autres outils linguistiques de genres différenciés (dictionnaires, répertoires, grammaires...). L'autrice se propose de participer à une étude encore lacunaire d'un type de dialogue relégué au second plan par les approches linguistiques et littéraires des dialogues humanistes. En partant d'une caractérisation précise de ces dialogues, l'étude s'oriente vers la réception scientifique d'un dialogue qui, par sa nature translinguistique, permet d'accéder à un apprentissage oral, avec une variabilité de niveaux, plus amusant et moins strictement basé sur un apprentissage grammatical de la langue. Dans le dégagement de plusieurs pistes de recherche fécondes, l'idée est défendue d'un vaste chantier digital qui permettrait de mieux appréhender tout le vaste corpus de dialogues linguistico-didactiques et ainsi, entre autres apports, de mieux comprendre l'histoire de l'enseignement des langues vernaculaires et, partant, de sonder plus finement les traductions des textes didactiques dans une approche comparée de ces textes et des traditions éditoriales.
10. Susan Baddeley s'intéresse aux fortunes du roman sentimental espagnol intitulé *Tractado de amores de Arnalte et Lucenda* (1543) de Diego de San Pedro qui fut plusieurs fois traduit et édité en Angleterre à des fins diverses. La réception de l'œuvre témoigne non seulement d'un contexte

élargi de circulation des livres espagnols mais aussi des relations entre les peuples espagnol et anglais. L'article dégage les principaux types d'ouvrages traduits en Angleterre qui privilégiaient outre les thèmes dévotionnels et de découverte du monde, les ouvrages de didactique de l'espagnol. La traduction de John Clerck du roman de San Pedro se base sur une version française de 1539 de Nicolas Herberay des Essarts. Une parodie en fut écrite révélant un certain succès de l'œuvre auprès du public anglais avant que le réfugié huguenot français, Claude de Sainliens, décidât d'enseigner l'italien en se basant sur une édition bilingue français-italien du roman comme cela se pratiquait alors, selon une stratégie éditoriale qui visait peut-être différents types de public à la fois. L'autrice met très justement en relation les phénomènes de lissage – voire de gommage culturel – imposés aux éditions de ce texte ainsi qu'à d'autres en provenance d'Espagne avec le sentiment anti-espagnol en vigueur à l'époque de Marie 1^{ère}.

11. Carmen Quijada Van den Berghe aborde à la suite l'anthologie – la *crestomatía* – littéraire qui, pour diverses raisons, à partir de la fin du XVIII^e siècle, se développa en tant que genre à part entière en offrant par la publication de florilèges en langue espagnole un support apprécié dans l'enseignement des langues tant classiques que vernaculaires et de la littérature. Les prologues, souvent écrits par des pédagogues, soulignent l'utilité de ces ouvrages dans une perspective didactique valorisant la méthode de la « grammaire-traduction » en Europe. À partir de l'examen de cinq anthologies du début du XIX^e siècle, l'autrice participe de l'écriture de l'histoire de la didactique ELE en mettant en avant notamment la prise en compte progressive de la littérature comme outil d'apprentissage linguistique.
12. Susana Azpiazu Torres s'intéresse, quant à elle, à la difficulté de la traduction des inventions linguistiques de Don Quichotte dans l'imitation que fait Cervantes du langage des romans de chevalerie. En examinant certains passages traduits dès le XVII^e siècle dans différentes versions européennes, l'étude démontre clairement – en opposition à ce qui a pu être affirmé – l'effort variable que firent les premiers traducteurs César Oudin et Basteln von der Sohle pour restituer un état de langue archaïsant dans la bouche du personnage avec les possibilités linguistiques que leur permettaient leurs langues respectives et les enjeux d'intelligibilité du texte source.
13. Cristina Marinas nous invite à nous pencher sur une traduction importante pour la connaissance artistique, celle du *Museo pictórico y*

escala óptica (1715) du peintre Antonio Palomino, qui offre, entre autres choses, une « grandiose compilation des savoirs théoriques et pratiques sur la peinture dans l'Espagne du Siècle d'Or ». L'analyse se centre particulièrement sur la troisième partie où culmine la théorie de la peinture de Palomino. Intitulée *Parnaso español pintoresco y laureado*, seule cette partie fut traduite en français et en anglais, dans une adaptation du texte espagnol qui éloigne celui-ci de la lettre originale. En dégageant la méconnaissance de l'art espagnol en France au XVII^e siècle, à la différence de l'Angleterre, l'autrice montre comment la version française de 1749 fut rendue possible grâce à la version abrégée en espagnol parue en Angleterre en 1742, une sorte de guide culturel pour les amateurs d'art, révélant par sa libre traduction puis sa réception en France, la circulation géographique et culturelle et la transformation du discours de Palomino.

14. À l'inverse Daniel M Saez Rivera se propose de réfléchir sur la réception et la traduction d'un texte français en Espagne et en Amérique au XVIII^e siècle. Les Nouveaux dialogues des morts (1683) de Fontenelle furent partiellement traduits et bénéficièrent en outre d'une réception indirecte dans les *Diálogos nuevos* (1708) de F. Sobrino, à teneur didactique, qui en ont inspiré en partie la transcription dans la *Historia de la conquista de Santo Domingo* (1762-1763) du dominicain L. J. Peguero. L'auteur s'attache à montrer comment Sobrino et Peguero ont tous deux marqué l'histoire postérieure des dialogues des morts en Espagne et en Amérique espagnole, dans un usage satirique. L'article s'achève sur une étude contrastive du dialogue entre Cortés et Moctezuma dans les trois versions citées en proposant une riche et précieuse annexe constituée d'un tableau comparatif des textes.

15. L'ensemble de ces contributions, par des approches diverses participe de la mise en lumière actuelle des phénomènes de transferts linguistiques et culturels à plus ou moins grande échelle en Europe et jusqu'en Amérique coloniale. Suivant le double prisme de la globalité et du particulier, les onze analyses renforcent la perception et la connaissance à la fois des circulations des textes et des mécanismes de translation à partir de l'examen de cas singuliers, plus ou moins connus. Si l'on comprend que la dimension mondiale excède ici le cadre de réflexion du livre centrée sur l'Europe, comme le signalent les auteurs Marie-Hélène Maux et Marc Zuili, la lecture de cet ouvrage stimulant invite à envisager une continuité de l'étude, consa-

crée cette fois aux dynamiques de transferts depuis l'Europe et vers l'Europe à l'époque moderne.